

accessible to many women. There is as well a useful, short bibliography for those who wish to read further.

It can be obtained by mail from the Canadian Council on Social Development, 55 Parkdale Avenue, Ottawa, Ontario, K1Y 1E5. I recommend it highly.

As a final note, readers may be interested to know that the type of national organisation proposed by the authors has come into existence. It is the Women's Legal Education and Action Fund (L.E.A.F.) and its objectives are:

1. To fund equality cases important to the advancement of women, and to pilot them through the complex legal process;
2. To provide resources in the form of legal research, education, and expertise for the litigants, professionals and the public at large.

It can be reached at P.O. Box 6989, Station A, Toronto, Ontario, M5W 1X7.

Christine Boyle
Dalhousie University Law School

Feminism in Russia, 1900-1917. Linda Harriet Edmonson. *Stanford: Stanford University Press, 1984. Pp. 197.*

Historians of feminism often have to assemble diverse sources and establish the significance of movements that conventional historians have ignored or dismissed as marginal. When studying liberal feminism in pre-revolutionary Russia, historians also confront Soviet hostility or at best contempt for bourgeois feminism and the survivors' silence after the Revolution. To compensate for the absence of Russian archival material, Linda H. Edmonson has relied on prin-

ted sources and international archives, notably those of the International Council of Women in the P.A.C. Perhaps the resort to printed material accounts for her institutional approach and her reluctance to draw profiles of feminists. Acknowledging the bourgeois character of the movement and interjecting brief biographies of leaders into discussions of specific organizations do not substitute for social analysis or even speculation about the prominence of certain professions such as medicine. Comparing equal rights feminism in Russia, Great Britain, and the United States does produce interesting suggestions about causation. Edmonson contends that the Russian case disproves the theory of feminism following from industrialization and proposes, as a "common cause," the coexistence of the hierarchical and authoritarian family with democratic ideals. Similarly, she identifies the Russian feminists' association with other liberation movements as its distinguishing feature and interprets this as a consequence of the absolutist state and an intelligentsia eager for change.

Contrasts to Great Britain and the United States also highlight the particular problems of government repression and the absence of a moderate party, as well as Russian feminists' inadequate press and distance from working-class women. The inadequacy of the press is explained largely by male domination of journalism, while their distance from working women appears as *their* fault (their philanthropic approach and their distaste for racial action). Although *Feminism in Russia* describes classic conflicts with social-democratic women in the feminist "unions" and congresses, the competition gets little coverage outside these contexts. This oversight precludes serious consideration of the real possibilities of organizing or acting with working women and leaves her conclusions about liberal feminism pushing social-democratic leaders to pay attention to women unsubstantiated. To be fair, Edmonson is primarily and properly interested in documenting liberal feminist advances, notably in higher education and

inheritance law, and arguing that their twelve year campaign for political rights placed women's suffrage on the agenda in 1917. Moreover, she is sympathetic to their preoccupation with the franchise, which she presents as a means to autonomy and recognition as equal citizens.

Mary Lynn Stewart-McDougall
Simon Fraser University

L'homme enceint. L'homme, la femme et le pouvoir. Roberto Zapperi. (Préface de Jacques LeGoff). Paris: P.U.F., 1983. Pp. 255 [*Les Chemins de l'histoire*].

Dans un monde - l'Europe médiévale - où l'écrit est l'apanage d'une mince frange de la société, les représentations iconographiques - mosaïques, sculptures, peintures - demeurent le véhicule par excellence du discours religieux. Survient au XI^e siècle, une modification importante dans le motif de naissance d'Eve: les artistes représentent Adam accouchant, par le côté d'Eve. Si la présence de Dieu continue de se manifester comme par le passé, l'intermédiaire de la "côte" d'Adam a disparu. Par cet accouchement costal est légitimé le pouvoir de l'homme sur la femme.

"Le recours à l'accouchement masculin n'était qu'une artifice de la représentation symbolique dans laquelle l'ordre naturel de la génération se renversait conformément au rapport de domination que réglait la relation entre les deux sexes. (p. 29)."

Tel est l'objet du dernier ouvrage de R. Zapperi. A travers les contes de l'homme enceint, dont on retrouve des versions du XII^e au XIX^e siècle, l'auteur retrace les nombreux discours sanctionnant la position d'infériorité des femmes, leur subordination aux hommes.

Si le motif de l'homme enceint, tel que diffusé par le folklore au cours du moyen âge - cependant les transcriptions qui nous sont parvenues

son d'origine savante - "demeure fidèle au schéma de résistance au christianisme (p. 104)" par son refus du modèle du mariage et de la famille offert par l'Eglise - et de ce fait moins défavorable aux femmes - un net renversement se produit lors de la Réforme. En effet, le passage du thème du folklore à la culture savante change la symbolique du motif. Ce n'est plus l'opposition à l'Eglise qui prime mais le renforcement de la sujétion des femmes aux hommes par l'usage d'un discours truffé de références juridiques et médicales. Selon Zapperi, "à la vieille morale chrétienne s'est substituée la morale bourgeoise qui est laïque (p. 216)."

Un brillant excursus sur la symbolique du dessus et du dessous lors de l'acte sexuel (obligation faite à la femme d'être dessous et l'homme dessus) - thème récurrent dans le mythe de l'homme enceint - montre bien qu'il ne s'agissait pas seulement pour l'Eglise, à l'instar des penseurs de l'Antiquité gréco-romaine, de moraliser les activités sexuelles mais d'y inscrire, d'y renforcer la hiérarchie des sexes. D'ailleurs, il est intéressant de souligner que la médecine, forte de son discours scientifique, a souvent validé l'attitude de l'Eglise, soulignent qu'il y aurait eu danger pour la santé de l'homme en cas d'inversion. Cette croyance eut la vie dure; encore au XX^e siècle, le sexologue Havelock Ellis éprouve le besoin de démontrer que cette position n'est pas dangereuse...ni, sans doute, immorale.

Les stimulants analyses de Zapperi nous entraînent donc au coeur d'un problème essentiel: l'opposition homme/femme où les femmes sont généralement en position d'infériorité. A l'aide d'un corpus documentaire abondant et varié, il décrit sur quels fondements culturels - discours ecclésiastique, médicale, juridique - repose cette opposition que peut même prendre la forme d'une lutte femme contre femme où certaines d'entre-elles - surtout de l'aristocratie féodale - ont entériné dans leurs écrits les contraintes imposées à leur sexe.